

Histoire d'une Indienne (suite)

III

LE FLEUVE

A peine les deux époux étaient-ils morts que Soupou et Tangamal furent pris d'un véritable désespoir. Déjà la maladie de leurs parents les avait rendus bien tristes, mais quand ils virent que ni l'un, ni l'autre, ne leur répondaient plus et qu'ils restaient sans bouger, ils se jetèrent sur leurs corps les secourant et disant avec une énergie navrante :

“ Réveillez-vous, parlez, si vous avez faim nous irons vous chercher du riz. ”

Pauvres enfants ! la mort vous visitait pour la première fois et vous ignoriez combien est complète et terrible la séparation qu'elle entraîne.

La vieille Carpaye avait le cœur navré, elle aussi ; des larmes brûlantes coulaient sur ses joues ridées, mais elle était trop indienne pour ne pas tenir aux usages et avant de prendre un parti, Carpaye commença les *opâri* (pleurs) qui sont de rigueur dans tous les trépas indiens. Le plus souvent, les pleureuses sont là de commande et sans aucun chagrin : mais elles sont si bien exercées, qu'elles finissent par fondre en larmes. On apprend de bonne heure aux petites filles à pleurer le mari que l'avenir leur enverra.

On comprend que Carpaye, qui avait pleuré pour son compte et pour celui des autres dans sa longue vie, était très en mesure de faire, à elle seule, des *opâri* de première qualité. Elle commença ainsi :

Comme ils étaient beaux les mâdou de mon fils !

Deux beaux bœufs, un rouge et un blanc.

Vaillamment le brave Carpenne

Gagnait avec eux le pain du logis.

Il ne craignait ni le vent, ni la pluie.

Sa femme avait une silée rouge

Et sa fille des bijoux brillants.

Je pleure, car mon fils est mort.

Carpou, protecteur de la famille !

S'est fâché contre mon fils et contre moi.

Les mâdou sont morts,